

Le temps  
des femmeselles voient  
rougehistoires  
d'elles

# la presse

« Compte tenu de l'impact, cinq lignes dans *F Magazine* sont plus importantes que quatre pages dans un journal lu par 5000 personnes. »

Martine Storti

Dans la revue *Questions Féministes* de février 1980, Liliane Kandel écrivait : « Journaux, magazines, revues, bulletins, réguliers ou éphémères, marginaux ou institutionnalisés... (...) la presse féministe constitue aujourd'hui (en France), à la fois et indissolublement, un phénomène de presse et un lieu du mouvement de libération des femmes<sup>1</sup>. »

Pourtant, quand nous arrivons à Paris<sup>2</sup>, début octobre 1980, c'est pour nous retrouver, telles les Charlies' Angels aux premières images du film, devant un cadavre encore frais : la presse féministe française finit, semble-t-il, de se refroidir, longuement étouffée depuis un an par des agents non encore tous identifiés. De militantes en journalistes, nous irons durant un mois d'une explication à l'autre.

<sup>1</sup> Journaux en mouvement : la presse féministe aujourd'hui, Liliane Kandel, *Questions Féministes*, février 80, p. 15.

<sup>2</sup> Nous : Camille Gagnon, Michèle Pérusse et Françoise Guénette, journalistes à la pige, subventionnées par l'Office franco-québécois pour la jeunesse pour enquêter sur les rapports entre les groupes militants et la presse traditionnelle ou militante. Le reportage radiophonique rapporté est encore inventé ; par exemple, à Radio-Canada, on le trouve « trop spécialisé ».



différence

questions  
féministes

## d'en face

MIGNONNES. ALLONS VOIR SOUS LA ROSE  
LA VIE EN ROSEelles voient  
rouge

n.3 mai 80

histoires  
d'ellesLe temps  
des femmes

Mars 1980

Un des journaux du Mouvement de Libération des Femmes



Mais les faits sont là : de toutes les revues apparues depuis 1977 — *Histoires d'Elles*, *Le Revue d'en Face*, *Questions Féministes*, *Parole*, *Les Cahiers du Féminisme*, *Le Temps des Femmes*, *Colères*, *Quand les femmes s'aiment*, *Remue-Ménage*, etc.<sup>3</sup> la plupart sont tombées ou ont temporairement interrompu leur parution. Nous parlons des revues autonomes, sans compter celles des femmes communistes — *Elles voient rouge* — ou socialistes — *Mignonnes, allons voir sous la rose* — sans compter surtout *Des Femmes-Hebdo*, ou d'autres publications des Éditions des femmes. Ce groupe, Psychanalyse et Politique (Psych et Po), est unanimement condamné par le vrai mouvement des femmes pour avoir, entre autres, légalement kidnappé le sigle M.L.F. Et nous supportons ce boycottage.

## À cause de qui,

... à cause de quoi les revues disparaissent-elles ? Au premier plan, toujours, des problèmes financiers, des déficits plus ou moins graves, qu'aucun-e mécène ne vient combler in extremis.

Comme ces femmes refusent toute compromission politique ou commerciale, elles ne cherchent pas les rares subventions gouvernementales disponibles et n'ont surtout aucune publicité ; cela les prive du revenu le plus substantiel, la vente au numéro ne suffisant jamais à les autofinancer. De plus, qu'elles tirent à 2000 comme *Différence*, à Toulouse, ou à 5000 comme *Remue-Ménage*, elles n'ont pas accès à la distribution nationale par les N.M.P.P.<sup>4</sup> et sont à la merci d'une diffusion militante.

Que ces journaux meurent, parce que les femmes dans ou juste à côté du mouvement ne les achètent plus, pose donc la question de l'état du mouvement lui-même. La crise de la presse serait symptomatique d'une crise plus profonde du M.L.F. français ? Plusieurs le croient.

Marie-Christine Gaffory, journaliste à *La Gueule Ouverte*, maintenant *Gueule-Hebdo* : « Les raisons sont financières,

<sup>3</sup> Énumération de Kandel, *ibid*.

<sup>4</sup> Messageries contrôlées par Hachette ; monopole de la distribution en France.

mais sont doublées de difficultés internes au mouvement ; en crise actuellement, il n'arrive plus à trouver d'autres formes d'expression... ce qui est grave, c'est qu'une partie de l'information disparaît aussi. »

Béatrice Valleys, journaliste au quotidien de gauche *Libération* : « Cette crise qui commence à s'éterniser, qui m'afflige, tient à diverses choses... et à mon avis Psych et Po a une grande responsabilité dans l'histoire. Cette crise, je n'en parle pas dans *Libé*. Pour dire que le mouvement des femmes est moribond ? Je préfère travailler sur des dossiers où ça peut avancer ; l'avortement, les prostituées. Je sens aussi qu'il n'y a pas de relève, et ça me panique beaucoup. Alors c'est toute une génération de femmes — ces femmes qui ont créé le mouvement en France — qui arrivent en bout de piste, qui sont fatiguées et qui piétinent, parce qu'il n'y a pas de sang neuf. »

## Et si c'était normal ?

D'autres voient au contraire dans la disparition des revues et des librairies<sup>5</sup> le signe d'une évolution normale du mouvement des femmes français : les revues ont fait leur temps. D'autres formes d'expression ou de militantisme se développent.

Danielle Prévost, permanente du groupes Les Répondeuses, service bénévole d'informations téléphoniques : « Pour moi, ce n'est pas dramatique. Dans la mesure où le féminisme est dans la marginalité, il est normal qu'un journal féministe naisse et meure rapidement, puisqu'il vit avec peu de fonds.

La presse réapparaîtra sous une autre forme, de toute façon. Une certaine presse a intérêt à dire que le mouvement n'existe plus mais ce n'est pas vrai. Il est en train de ré-avancer, de ré-exister. C'est comme l'avortement, grand point de lutte, on n'en parlait plus parce que légalisé ; le gouvernement veut le limiter à nouveau, les secteurs marginaux et féministes vont resurgir à cause de ça. »

Brigitte Boucheron, de la Maison des femmes de Toulouse : « Je n'ai pourtant pas l'impression que le mouvement est dans un creux. Même s'il est sûr qu'il y a épuisement des énergies. Les femmes qui se lancent dans les projets de revues en ont marre après un moment. Ça ne veut pas dire qu'elles ne feront pas autre chose... et puis, pour moi, les journaux féministes tels qu'ils existent ne sont pas les véhicules les plus importants pour les idées féministes. Il est plus important que les femmes, ou en groupe ou à deux, sur les lieux où elles vivent, fassent des choses avec d'autres femmes... pour la propagation des idées et la transformation des vies. Ici, à Toulouse, des femmes s'organisent pour faire de la vidéo, des stages de cinéma, un ciné-club, etc., c'est la même chose ailleurs, avec les maisons de femmes, les comités d'entreprise, les centres contre le viol, etc. »

<sup>5</sup> Les librairies de femmes sont aussi disparues ou en difficultés financières, comme Carabosse, à Paris.

## La fin d'un discours ?

D'autres encore, minoritaires, pensent même que c'est peut-être aussi bien ainsi, que toutes ces revues agonisantes étaient l'expression de l'intelligentsia féministe parisienne, le fief de femmes choyées dont la parole privilégiée devenait pour tout le mouvement étouffante.

Lilou Cohen, cofondatrice de la revue *Différence*, de Toulouse (interrompue) : « C'est plutôt la crise d'un discours, d'un langage maintenant dépassé, qui a eu un impact politique à une époque... mais les choses ne peuvent pas rester subversives indéfiniment. La crise est même salutaire : on ne pourra plus dire la même chose qu'avant... »

Claire Ponsignon et Cécile Babiche, de l'AFI, l'Agence femmes information : « Jusqu'à maintenant, les projets de presse féministe, qui étaient l'expression la plus courante du mouvement, avaient comme objectif de donner la parole aux femmes. Donc, on créait des petits journaux, ouverts à toutes celles qui voulaient s'exprimer, écrire. Maintenant, avec la crise, ces femmes s'aperçoivent qu'elles n'ont pas ouvert leurs colonnes aux femmes mais aux militantes ; que le désir d'écrire ne touchait

pas toutes ; que la parole de femme, même publiée dans un journal, n'est pas forcément bonne et agréable à lire et que la plupart des femmes ne lisaient jamais les revues féministes. »

Maya Surdut, du Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception (MLAC), et de la Coordination des femmes de Paris : « En plus, il y eut des erreurs de certaines publications qui refusèrent d'être directement des instruments au service du mouvement et développèrent l'aspect « Moi, j'ai des choses à dire ». C'est une autre raison de la crise : afficher tant d'individualisme(s) les a privées de soutien lors de la disparition. »

Et puis *F Magazine*

Mais il n'y a pas que des raisons internes à la crise de la presse féministe. Au moment de la parution du *Torcheon Brûlé*, en 1970, nulle part on ne lisait le discours féministe... et les revues « féminines » — type *Marie-Claire*, *Elle*, etc. — poursuivaient sans problème leurs reportages de papier glacé sur les vacances de Grace de Monaco. Mais le développement du M.L.F. créa bientôt une nouvelle clientèle de femmes. Et les magazines traditionnels inventèrent,

eux, des « cahiers féministes », détournant ainsi une partie de ces « nouvelles femmes » que la presse féministe cherchait aussi à atteindre — parfois très vaqueusement — sans en avoir, elle, les moyens.

Et puis — c'était l'étape suivante de la « récupération » et la presse d'argent ne lésine jamais — on créa LA revue féministe à grand tirage pour travailleuses jeunes et « libérées ». *F Magazine* est l'exemple flamboyant de cette réaction/adaptation du capitalisme de gauche au féminisme. Tirage : 235 000, lectrices éventuelles : 1 400 000 (voir entrevue de Martine Storti).

Évidemment, *F* s'attire la méfiance de la plupart des militantes : Brigitte Boucheron : « Quand je vois à la Une : « Comment mieux vivre votre rôle de femme », je trouve ça dangereux. Après 10 ans de féminisme, que reste-t-il de notre action ? Et quand je vois la génération montante, des jeunes gamines de 18 ans qui affectent de dire : « Avant c'était pas du gâteau pour les femmes, les mecs étaient dégoûtants, maintenant nos copains qu'est-ce qu'ils sont chouettes ! »... je me dis : celles-ci sont encore pires que nos grand-mères, elles vont se faire avoir encore plus. Parce que maintenant, c'est l'osmose, sous prétexte que les

# F...comme Storti

*Martine Storti a été journaliste au quotidien de gauche Libération de 74 à 79, y analysant les questions féministes. Militante, elle créait avec d'autres, en 77, la mensuelle Histoires d'elles. Puis elle passait en 79 de Libé à F Magazine,*

*où elle est grand reporter. Cette « trahison » lui aliène les féministes radicales, comme son féminisme hérissait les mecs gauchos de Libé (comme quoi on peut être aussi « phallo » à gauche qu'ailleurs). Elle nous reçoit à F, les pieds sur son bureau, la trentaine désinvolte sous le jeans bien coupé. Sympathique. Au mur, une grande affiche « Quand les femmes ont quelque chose à dire, c'est dans F qu'elles peuvent le dire »... Mais on a ajouté au crayon : « Pas toujours ! » (comme quoi cette vieille militante passée à la réforme n'a pas perdu le sens de l'auto-critique.)*

« Faut pas être complètement pessimiste. La disparition des journaux, c'est vrai. C'est vrai aussi qu'il y en a eu beaucoup dont la vocation même était d'apparaître et de disparaître et le mouvement n'a jamais voulu s'institutionnaliser dans un medium qui serait le porte-parole de tout le mouvement. On a toujours valorisé la diversité. »

Cela dit, faut pas non plus être trop optimiste, personne ne peut nier qu'aujourd'hui le mouvement des femmes n'est plus ce qu'il était.

F.G. — C'est la crise ?

M.S. — C'est la crise... il y a une crise globale de la société occidentale, c'est vrai, et aucune des formes d'expression de cette société n'échappe à la crise. Mais c'est peut-être aussi la transformation. On peut voir différentes périodes dans le mouvement. Il y a eu une période très spectaculaire, très heureuse pour les femmes qui l'ont faite, et très violente, très critiquée par l'ensemble de la société, où a émergé « tout ce que les femmes avaient sur la patate » depuis longtemps. Ça s'est traduit par des

manifs, par des campagnes importantes. Ensuite il y a eu une 2e période, qui a vu apparaître à la fois la récupération et le réformisme...

F.G. — Avec l'Année de la femme, entre autres...

M.S. — Oui, et pour la France, le secrétariat d'État à la Condition féminine avec Françoise Giroud. La récupération, on peut être contre, on a souvent raison de l'être. Moi, je pense aujourd'hui qu'un certain réformisme est inévitable et que, dans l'attente du grand soir qui ne vient jamais et des lendemains qui déchantent toujours, il faut peut-être se dire que quelques choses qui changent, même moins radicalement qu'on l'aurait voulu, sont toujours bonnes à prendre parce que les femmes n'ont qu'une vie et si leur vie change un peu, pourquoi pas ?

Les médias, c'est pareil ; les petits journaux qui ont inauguré quelque chose — et sans lesquels *F*, je le dis, n'existerait pas — ont eu leur fonction. Peut-être qu'aujourd'hui cette fonction-là n'existe plus, que les femmes qui ont fait ce type de presse n'ont plus envie de la faire... et le mouvement des femmes n'a jamais

hommes sont des hommes nouveaux. Et ça vient de ce féminisme d'aménagement. Voilà le rôle néfaste, objectivement, de journaux comme *F*, qui font croire que ça y est, que tout est fini, que les luttes sont gagnées ou sur le point de, que les mentalités sont changées — alors que c'est faux. Et ça rejette la radicalité dans un ghetto de folles. »

### F et les autres

Finalement, toute la situation de l'information féministe en France — la disparition de la presse militante et la montée parallèle du féminisme d'aménagement — doit s'interpréter dans le cadre plus vaste de l'information générale ; quelle place les grands médias traditionnels, de gauche ou de droite, donnent-ils aux luttes des femmes ?

« 10 ans après les premières apparitions publiques du mouvement, en France, les grands médias continuent à faire le silence, à boycotter, censurer ou déformer l'essentiel de leurs initiatives et prises de position<sup>6</sup>. »

Claire Ponsignon et Cécile Babiche le savent ; elles étaient journalites dans un

grand quotidien populaire avant de fonder, avec d'autres, l'AFI, l'Agence Femmes Information : « C'était un véritable blocage. À part la couverture ponctuelle des procès pour viol ou des grandes manifestations, on ne peut pas parler de la vraie réalité des femmes. C'est un phénomène de censure très complexe : on dit oui quand c'est à la mode, et non quand ça paraît trop quotidien, noir ou sinistre. L'Année de la Femme, en 75, n'a pas arrangé l'affaire ; on s'est aperçu qu'un réel tabou touchait au fond les femmes elles-mêmes. (...) Nous voulions parler des sujets qui font la vie des femmes, et qui sont la double journée, la fatigue de la mère de famille, la garde des enfants. On nous répondait : « Ça, on le connaît déjà, la vie des femmes c'est répétitif. » L'augmentation du taux de chômage, les campagnes électorales, est-ce que ce n'est pas aussi répétitif ? Finalement, nous avons été licenciées. »

L'AFI existe depuis septembre 1979. C'est un service de renseignements téléphoniques et un centre de documentation. Ce sera aussi bientôt une agence de presse spécialisée dans l'information concernant les femmes.

Dans 10 ans, les grands médias, alimentés par l'AFI, feront peut-être de l'information pour les femmes. En attendant, cette expérience triple nous semble la plus intéressante des nouvelles voies que prend la presse féministe<sup>7</sup>.

« Quant à la crise, elle est réelle, mais on ne peut pas la séparer de la crise politique et idéologique qui sévit actuellement, particulièrement en France, qui démobilise le mouvement social en général et le mouvement des femmes en particulier. » (Maya Surdut)

\*\*\*

Dans quelle mesure les problèmes idéologiques ou même financiers de « la presse d'en face » ne sont-ils pas les nôtres ? *La vie en rose* comme *Des luttes et des rires de femmes*, par exemple, ne sont-elles pas coincées, à la devanture des kiosques, entre *Madame et Elle et Lui*, entre *Le Devoir et Le Temps Fou* ?

Françoise Guénette  
avec la collaboration à Paris de  
Louise Vandelaç

<sup>7</sup> L'AFI (Agence femmes information), 104, boul. Saint-Germain, Paris 75006.

<sup>6</sup> Kandel, *ibid.*

voulu être dans le militantisme forcené, pur et dur. Nous avons toujours essayé d'articuler une volonté politique avec le désir et avec le plaisir. Je ne vois pas pourquoi aujourd'hui des femmes s'obligeraient, si elles n'en ont plus l'envie, pour des raisons politiques qu'elles ne verraient plus, à faire un journal dans des conditions matérielles extraordinairement difficiles, et pour s'apercevoir en plus que des journaux plus réformistes et plus modérés font aujourd'hui, en partie, le travail qu'elles faisaient il y a trois, quatre ans.

Ce qu'il faut peut-être se poser comme question, c'est : l'heure n'est-elle pas venue, non pas de rompre avec la diversité que je trouve positive, mais de rassembler toutes ces énergies dispersées et, éventuellement, se poser le problème d'une nouvelle presse, mais en se donnant les moyens, y compris les moyens matériels, pour que cette presse existe.

Je pense profondément, et pas seulement parce que je suis entrée à *F Magazine*, qu'il y a une certaine façon de militer qui a fait son temps et dont plus personne ne veut. On s'aperçoit peut-être que c'est une erreur et qu'il faut recommencer parce qu'il y aura des urgences... mais aujourd'hui, ça n'a plus de sens de faire — sauf dans une radicalité que je ne vois pas se dessiner — un journal vendu à la sortie des métros le samedi soir.

Interrogez les femmes qui ont fait *Histoire d'Elles*, *Femmes en lutte* ou *Remue-Ménage*, tout le monde est conscient de ça. Mais il ne faut pas dire que c'est fini, qu'on ne peut plus rien faire... Après tout, la réflexion, c'est pas la crise. C'est pas synonyme de non-mouvement. On peut réfléchir et continuer à avancer. D'autres voies vont se dessiner... mais je ne sais pas lesquelles encore. Alors la crise, la crise...

Moi, j'ai travaillé longtemps à *Libération*, ça a été une belle aventure pour moi, à bien des égards positive... mais souvent, de 77 à 79, les camarades hommes qui dirigeaient le journal n'arrêtaient pas de me dire que j'exagérais, que le mouvement des femmes ça n'existe plus, que je les bassinai (!) avec ça... Moi je disais : « Camarades (sic)... peut-être que vous ne le voyez plus, mais ce n'est pas pour ça qu'il n'existe plus. Quand un aveugle ne voit pas la réalité, ce n'est pas pour ça que la réalité n'existe plus. »

On me disait : « Tu milites, tu milites, tu as tort. » Le 6 octobre 79, il y a 50 000 femmes dans la rue à Paris. Étonnement à *Libé* : « Ah ! y a 50 000 femmes dans la rue. Comment ça se fait ? » « Ben, je dis, comment ça se fait, le réseau souterrain non-spectaculaire, dont vous ne vouliez pas entendre parler parce que vous n'êtes que dans le pur spectacle, comme toute la politique et la presse en général, eh bien, ce réseau il existe... et le 6 octobre a prouvé qu'il existe. »

Je ne veux pas dire que le 6 octobre inaugurerait la période triomphale de la révolution des femmes, mais qu'un collectif de 15 femmes à Paris, en-dehors de tout parti, tout syndicat, toute structure, ait réussi à rassembler 50 000 femmes... pour dire, pas seulement : « Nous voulons l'avortement » parce que c'était ça, mais pour dire aussi : « Nous sommes là. Vous pensiez que nous n'étions plus là, eh bien nous y sommes, heureuses d'être ensemble, et nous vous le montrons. »... Il n'y a pas un parti ou un syndicat qui peut rassembler autant de gens dans les rues. Ça n'a pas changé la loi sur l'avortement, mais les femmes ont témoigné de leur présence dans toutes les villes où il y a des groupes plus ou moins importants.

F.G. — Est-ce qu'un journal émergera de ça ?

M.S. — Je le souhaite, j'ai toujours voulu faire LE grand journal hebdomadaire des femmes, politique et tout.

F.G. — Qui soit un autre journalisme ?

M.S. — Oui, à la fois qui rende compte de ce que les femmes vivent, leurs luttes et leurs problèmes... mais aussi qui essaie de donner le point de vue des femmes sur le monde. Ça ne veut pas dire la ligne juste ; on ne va pas substituer, par exemple, à une vision globale du monde que pouvait représenter le marxisme, une vision féministe du monde. Le féminisme, ce n'est pas une philosophie globale, où A entraîne B... Cela dit, je pense que c'est un regard particulier sur le monde, et qu'il met en cause la globalité du monde. Je pense que sur un plan journalistique, nous pouvons tenter — et cette expérience n'a jamais été tentée en France ou ailleurs — d'avoir un autre rapport à l'information, de regarder différemment les événements, de hiérarchiser autrement l'actualité.

Un exemple : je pense qu'une journaliste qui n'a pas fait... et tant mieux si elle n'a pas fait ses classes dans les médias classiques, parce que celles qui l'ont fait ont dû se conformer complètement aux modèles masculins, je pense qu'une femme correspondante de guerre, par exemple, après 10 ans de féminisme, traiterai autrement des grands reportages sur l'Afghanistan... Je pense que nous parlerions différemment du rapport à la violence : nous ne sommes pas dans le fantasme complètement phallique de ce que représente une mitraillette, ou un revolver... Peut-être que si, peut-être qu'à l'expérience nous découvririons que si... mais on n'a pas tenté, pas encore.

Je ne veux pas faire le deuil de cette tentative-là : les femmes ont des choses à dire sur le nucléaire, sur la politique, sur tout... On peut espérer qu'elles en parleraient autrement. »

F.G.